

MANDEMENT DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE, SUR LES SPECTACLES, (Suite.)

Vous le savez, N. T. C. F., il est un vice qui, selon Saint Paul, ne devrait pas même être nommé parmi les enfans de Dieu, or, ce vice dont le nom même est honteux, qui dès les premiers jours du monde s'est attaché à l'humanité pour la dégrader et l'arracher à sa céleste destinée, qui a poussé d'innombrables générations dans l'enfer, forcé pour ainsi dire de dilater ses entrailles, à qui tous les autres vices font souvent cortège, dont l'histoire serait presque celle de toutes les ignominies, de tous les désordres, de tous les crimes et de tous les malheurs qui ont affligé la terre couverte par ses effets de sang et de larmes, ce vice, l'opprobre de la créature faite à l'image de Dieu, le signe le plus évident de l'anathème qui pèse sur elle; cet *envoyé de Satan*, comme l'appelle l'apôtre, ce serpent cruel qui tient l'homme enlacé dans ses replis et comme dans une chaîne épouvantable dont le dernier anneau touche au fond de l'abîme, ce monstre hideux qui souille et tue, qui dévore l'esprit et le corps, ce démon, ce vice de l'impureté, puisqu'il faut prononcer ce mot, n'est-ce pas au spectacle qu'il se montre dans toute sa puissance? N'est-ce pas là qu'il apparaît au milieu de toutes ses pompes les plus décevantes, faisant l'œuvre de perdition pour laquelle l'enfer l'a vomie? Là, on dissimule sa laideur inexprimable, on le pare, on l'embellit de toutes les manières, on le revêt de tous les charmes qui peuvent éblouir les yeux et séduire les cœurs. On lui sacrifie, on lui prodigue à grands frais tous les trésors de l'esprit et de l'imagination, toutes les richesses de la nature, tout le luxe, toutes les ressources de la fortune; on met à son service tous les arts et tous les talents; on lui prête des armes et on lui dit: Frappez-nous, blessez-nous, nous aimons à être blessés par vous; on l'entourne de tous les moyens de séduction et on lui dit: Séduisez-nous, trompez-nous, nous aimons à tomber dans vos pièges, nous sommes ici placés sous votre fascination irrésistible, nous livrons nos âmes à votre puissance, nous applaudissons avec transport à ses effets. Voyez quels hommages il reçoit en ce lieu, et que des chrétiens en rougissent de honte: il y est comme sur un trône du haut duquel il règne en maître sur ses esclaves enchaînés à ses pieds; il y est comme dans un temple qui retentit de ses louanges et où tout contribue à exalter son fatal empire et à glorifier ses déplorables triomphes, il y est comme sur un autel où il devient l'objet d'un culte abominable et où on lui immole des victimes volontaires.

Si ce n'est point là le théâtre qu'on nous dise ce que c'est. Quels sont les sujets représentés sur la scène? N'est-ce pas presque partout et toujours l'amour profane qui est mis en action? N'est-ce point là la source de cet intérêt qui captive et fait plapiter si vivement les spectateurs? N'est-ce point là ce qui saisit l'auditoire frémissant à la voix qui fait entendre les accents de la passion? Quels sont parmi les ouvrages dramatiques les plus célèbres les pièces où ce genre d'intérêt n'est point recherché? On en cite deux dans notre langue et on dit qu'il n'y en a point d'autres. Mais de ces deux pièces, l'une, ajoute-t-on, n'a pas réussi malgré le charme continu d'un style riche des plus grandes beautés; l'autre n'a eu qu'un succès d'abord contesté par un public qui dans ce drame ne trouvait point d'écho à ses passions insensées, et ce succès que les habiles donnent comme un prodige de l'art, l'auteur alors converti à la vertu n'a pu l'obtenir, disent-ils, qu'en développant les plus admirables ressources de son génie et qu'en empruntant à nos livres saints la magnificence de la poésie la plus belle à laquelle l'esprit humain se soit élevé. Avoir intéressé sans mettre en scène l'amour profane, c'est à leurs yeux une sorte de tour de force qui met le comble à la gloire d'un auteur déjà couvert de tant de gloire, c'est le plus heureux effort du talent ainsi que le plus haut degré du mérite vainqueur des difficultés, c'est pourquoi le chef-d'œuvre qui en est résulté leur paraît être dans son genre le plus étonnant que jamais poète ait fait éclore. Tant il est vrai que la passion dont il s'agit est le sujet à peu près inévitable des représentations théâtrales et l'aliment accoutumé du plaisir qu'on y trouve.

Toutefois, si le chef-d'œuvre que nous venons de citer est unique, si rarement aussi, malgré sa supériorité incontestablement admise, il est offert sur la scène, ne serait-ce point parce qu'il est loin de produire les émotions que l'on va d'ordinaire chercher au théâtre? On a beau dire, on ne s'y rend point uniquement pour admirer avec calme des beautés littéraires, pour reconnaître et sentir l'effet de pensées élevées et de sentiments généreux ren-
dans un langage qui donne l'idée des plus nobles inspirations; on ne veut

pas y goûter simplement des jouissances intellectuelles et se borner à l'agrement que fait éprouver un ouvrage d'esprit. L'expérience de tous les jours dément cette excuse alléguée par quelques-uns et qui ne saurait justifier personne. La plupart des spectateurs sont étrangers aux préoccupations qu'elle suppose; ce qu'ils veulent? ce qu'ils poursuivent de tous leurs vœux? c'est ce qui parlera le plus vivement à leurs sens, ce qui frappera avec le plus de puissance leurs yeux et leurs oreilles, ce qui captivera davantage, ce qui bouleversera le plus leur entendement et leur volonté, ce qui s'emparera invinciblement de leur être tout entier pour le transporter hors de lui-même, pour le jeter dans une situation d'enivrement et de délire. Ce qu'ils veulent? c'est quelque chose qui ait de l'analogie avec leurs dispositions intimes, qui soit à l'unisson de la corde la plus sensible de leur cœur, tel que l'a fait le péché, c'est la représentation au naturel, l'image vivante d'inclinations semblables à celles qu'ils entretiennent avec complaisance au fond d'eux-mêmes, c'est la peinture animée d'une vie dans laquelle ils retrouvent leurs propres erreurs; c'est, sous une forme pleine d'illusions saisissantes, la reproduction réelle de la corruption dans laquelle ils plongent leur âme. Voilà l'appât qui les attire au spectacle, le nœud véritable qui les y attache, et voilà aussi ce qu'on leur y présente tous les jours.

Mais où sont les oreilles chastes qui peuvent se plaire à ce qu'on y entend? Comment aimer des plaisanteries indécentes, des mots prétendus piquants qui raillent la vertu, qui préconisent le vice, qui outragent ouvertement la pudeur ou qui ne couvrent que d'un voile transparent la signification la plus révoltante? Comment prendre goût à des conversations indignes, quelquefois semées de traits licencieux et qui se prolongent plus ou moins dans des scènes scandaleuses, véritables leçons d'imoralité? Si dans d'autres circonstances le discours est plus châtié, s'il semble conserver la délicatesse de l'expression et respecter l'honnêteté des mœurs, comment se contenter de ces apparences, lorsqu'elles ne sont que le passeport d'une pensée mauvaise qui s'en va souiller la mémoire et remplir l'imagination des auditeurs? Comment encore écouter avec plaisir le langage passionné d'un cœur qui ne connaît plus de frein et qui s'abandonne sans retenue et quelquefois avec une sorte de fureur aux feux impurs qui le consomment? Comment entendre raconter les honteux égarements auxquels il est en proie et dont on fait avec les plus vives couleurs la peinture dangereuse? Cette exaltation de sentiments coupables, ces protestations d'un attachement que Dieu condamne, ces serments d'une fidélité constante dans le péché, ces mille manières séduisantes d'étaler avec imprudence des faiblesses criminelles, de les faire naître, de les flatter, de les nourrir dans des âmes trop disposées à recevoir de telles impressions, sont-ce là des choses qui méritent nous ne dirons pas les applaudissemens et la sympathie, mais seulement l'attention d'un chrétien?

Et ce chrétien peut-il encore aller prêter son attention et, paraître donner par sa présence son approbation à toutes les maximes dont retentissent sans cesse les théâtres? Ces maximes détestables, quand elles n'attaquent pas directement la religion ou du moins pour objet de faire prévaloir les idées du monde le plus corrompu contre la sainte morale de l'Évangile. A les en croire, le vice serait aimable et la vertu odieuse, l'un serait souvent raison, sagesse et franchise, et l'autre travers, sottise et fourberie. Voyez, N. T. C. F., ce qu'il en est: dans les situations les plus criminelles, combien sur le théâtre d'excuses qu'on essaie de fonder sur des principes allégués pour autoriser le mal, et quelquefois que d'éloges accordés avec un touchant intérêt aux beaux sentiments, comme on les appelle, dont on pare les plus grands désordres! On en vient à transformer ces désordres en nécessité imposée par le Ciel, on en fait jusques des devoirs de position et presque des vertus. Mais dans l'accomplissement austère des vrais devoirs, dans la fidélité aux lois de la religion, comme on est habile à mettre des défauts en relief! Que de torts, que de ridicules on invente! Comme on sait faire dépendre une bonne action de sentiments peu honorables, de motifs intéressés, de calculs d'ambition, de circonstances qui lui enlèvent tout droit au respect! Comme on s'applique à donner satisfaction au monde qui ne comprendrait rien à une conduite entièrement irréprochable, qui la trouverait insipide! On va plus loin, tandis qu'on environne le vice de faux brillants qui font illusion, qu'on l'appuie de faux prétextes et de faux principes, on ne se contente pas de faire rire aux dépens de la vertu, de lui donner même un caractère repoussant, mais on la nie; on ne dit point qu'elle est un vain mot, mais on la présente comme une odieuse chimère, on imagine de revêtir de ses dehors les plus